

ARRACHÉE DE LA TOMBE

I

La nuit était noire et froide, comme le sont généralement toutes les nuits de décembre.

Des nuages sombres, à la cime grisâtre et floconneuse poussés par un grand vent du sud-ouest, roulaient dans le ciel en avalanches tumultueuses. Par instants, le croissant de la lune apparaissait tout d'un coup, et sa clarté rougeâtre, éclairant les nuages, leur donnaient l'apparence d'une mer houleuse.

On voyait aussi les squelettes dénudés des arbres qui s'agitaient et craquaient dans l'ombre.

De fortes bourrasques s'engouffraient dans les rues avec des sourds mugissements et enlevaient des milliers d'ardoises aux toits des maisons.

De place en place, sous la lumière du gaz, miroitaient de grands ruisseaux boueux et les flaques d'eau des averses de la journée.

Cà et là apparaissait comme un feu follet la lueur d'une lanterne de chiffonnier.

Il était un peu plus d'une heure, et, tranquille au milieu de cette nuit tourmentée, la ville s'était endormie.

Un homme de haute taille, enveloppé dans un grand manteau de couleur sombre, et coiffé d'un chapeau de feutre mou, montait rapidement la rue Fontaine, se dirigeant vers les boulevards extérieurs.

Bien qu'il n'y eût personne dans la rue, il craignait sans doute d'être aperçu, car il prenait un soin singulier de cacher son visage, et il marchait le plus près possible des maisons.

En quelques minutes, il atteignit la place Blanche. Là, il s'arrêta et parut se demander s'il prendrait à gauche le boulevard de Clichy ou il s'engagerait dans Montmartre par la rue Lepic.

Autour de lui, tout était silencieux ; il n'entendait que les sifflements et la rafale, puis au loin, le hurlement d'un chien et la voix éraillée d'un ivrogne chantant un refrain de goguettes.

Son indécision dura peu, il traversa la place et s'élança résolument dans la rue Lepic.

À la hauteur de la rue l'Abbaye, il tourna brusquement à gauche. Ici, de rares réverbères, dont le vent faisait grincer les tringles de fer, remplaçaient les bees de gaz.

Le promeneur nocturne releva la tête. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Il était d'une pâleur livide. Ses traits nobles et réguliers paraissaient contractés par la souffrance. Sa marche inégale, ses mouvements brusques révélaient une vive agitation.

Où allait-il ?

Au nord-ouest de Montmartre, au bas de cette partie de la butte où l'on voit encore les ruines de deux moulins, on trouve quelques fours à plâtre, des jardins peu productifs, de vastes terrains incultes, et, de loin en loin, une chétive habitation. Cette partie de Montmartre est presque un désert. Mais il y a là une plaine immense entourée d'un mur, sans fenêtres ni ouvertures, au-dessus duquel se montrent des masses sombres de fouillage. C'est une des trois grandes nécropoles de Paris. Évidemment la demeure des morts effraye et repousse les vivants.

Après avoir longé pendant quelques minutes le mur du cimetière, l'inconnu s'arrêta à un endroit qu'il parut reconnaître. Peut-être était-il déjà venu là dans la journée.

Il jeta de tous côtés un regard scrutateur, comme s'il eût voulu percer la profondeur de la nuit. Il ne vit rien, aucun bruit alarmant ne se fit entendre. La lueur tremblante des réverbères n'arrivait pas jusqu'à lui, il était dans une obscurité complète.

—Allons, murmura-t-il, je le veux ! Si je fais mal, Dieu me jugera.

Il tira de dessous son manteau quatre énormes clous de fer, et, à l'aide d'un caillou très-dur, il en fixa d'abord deux dans une crevasse qui existait dans le mur.

Il ôta son manteau, qui pouvait le gêner dans ses mouvements, le plia et le jeta sur son épaule.

Cela fait, il saisit le deuxième clou et mit le pied sur le premier. Il put alors fixer solidement les deux autres. Quatre échelons suffisaient. Il atteignit le faite du mur et se laissa glisser à l'intérieur.

Pour sortir, il avait dû prendre également ses dispositions, car à peine dans le cimetière, sans chercher à reconnaître l'endroit où il était tombé, il s'enfonça hardiment sous les cyprès verts et les acacias effeuillés.

Les plaintes et les mugissements du vent, le craquement des branches qui se heurtaient, couvraient le bruit de ses pas.

Au milieu de l'obscurité, des ombres mystérieuses, créées par un pâle rayon de la lune qui trouait un nuage, semblaient se glisser dans les sentiers sinueux, sous les arbres qu'incline le vent, entre les croix et les urnes funéraires.

Tous les objets prennent des formes fantastiques. Il croit voir des fantômes échevelés courir et danser une ronde infernale autour des tombeaux.

Il entend comme des gémissements. C'est le vent qui pleure.

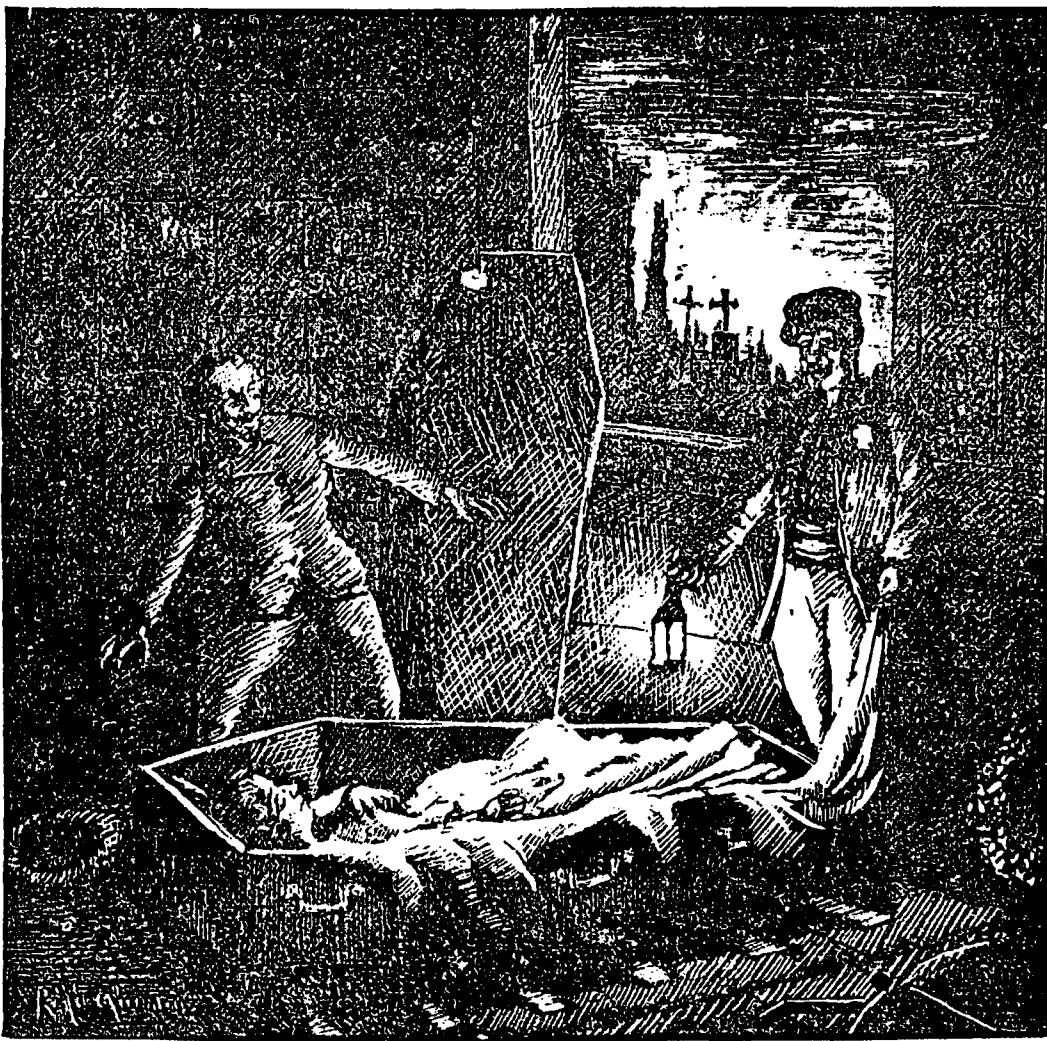
L'inconnu ne tremble pas. Rien ne saurait l'obliger à revenir sur ses pas. Il marche, il marche toujours...

Enfin, il s'arrête. Son agitation redouble ; ses membres sont tremblants, il chancelle et porte la main à son cœur comme pour en modérer les battements précipités.

Il se trouve en face d'un monument ayant la forme d'un petit temple.

Au-dessous d'un bas-relief représentant deux anges sonnant de la trompette, les mots suivants gravés sur une plaque de marbre blanc, se détachent en lettres noires :

Sépulture de famille.



Elle a brisé ses ongles en égratignant les planches du cercueil.

Il n'y a pas de nom, mais l'inconnu sait que ce monument appartient à la famille de Borsenne.

C'est là que, la veille, vers deux heures de l'après-midi, a été inhumée Jeanne-Charlotte-Amélie de Borsenne, née de Précourt, décédée à Paris à l'âge de vingt-deux ans.

Il sait cela aussi, l'inconnu. Perdu et caché dans la foule qui suivait le cercueil, il a assisté, pâle, les yeux mornes et secs, retenant ses sanglots, à la douloureuse cérémonie.

De loin, placé derrière une tombe, il a vu descendre la bière dans le caveau de famille. De peur d'être reconnu il n'a pas osé s'approcher.

Quand tout fut terminé, les parents et les nombreux amis de la défunte s'éloignèrent ; mais il resta, lui, car il voulait à son tour, seul et sans témoins, prier et pleurer près du monument.

Des maçons, qui travaillaient tout près, l'obligèrent à se tenir éloigné. Il attendit longtemps, espérant qu'ils s'en iraient. Il n'en fut rien. Vivement contrarié de ce contre-temps, il prit le parti de se retirer.

En passant devant le tombeau des Borsenne, il lui jeta ces mots dans un soupir :

—Je reviendrai !

Il tenait sa promesse.

Cependant, il s'était arrêté tremblant, indécis, la sueur au front. En présence de ce grand mystère qu'on appelle la mort, à deux pas du cercueil de cette jeune femme, qui, à peine au printemps de la vie, venait

d'être enlevée aux joies de ce monde, il se demanda s'il n'était pas trop audacieux, s'il avait le droit de troubler la paix profonde de ce tombeau et si, dans un instant, il n'allait pas devenir sacrilège.

Mais une voix plus forte et plus impérieuse que le trouble de sa conscience lui criait : Avance ! Il l'écouta.

La porte de bronze du monument avait été enlevée et n'avait pas été encore remise sur ses gonds. La dalle de marbre qui fermait le caveau avait été remplacée, mais elle n'était point scellée encore. Les ouvriers du cimetière avaient remis ce travail au lendemain.

L'inconnu tomba à genoux sur le seuil de la chapelle. La force qui l'avait soutenu jusqu'alors parut l'abandonner ; il prit sa tête dans ses mains et des sanglots étouffés s'échappèrent de sa poitrine.

—Jeanne, Jeanne, murmura-t-il d'une voix saccadée, pardonne-moi si je viens ici troubler le silence de ton lourd sommeil. Ma chère bien-aimée, j'ai voulu te dire mon dernier adieu, en pleurant près de toi. Ta bouche n'a plus de sourire, tes oreilles ne peuvent plus entendre, mais ton âme n'a pu encore remonter au séjour de bonheur et de gloire ; elle est en ce moment errante autour de nous ; c'est à elle que je m'adresse. Ame radieuse, âme pure, bientôt la mienne ira te rejoindre, et puisque vous n'avez pu être heureuses ensemble sur la terre, vous serez réunies après la mort.

Un jour Jeanne, tu m'as dit : "Morts ou vivants, nous serons toujours l'un à l'autre." Pourtant tu as mis ta main dans la main d'un autre. Je ne puis faire un reproche à ta mémoire. D'ailleurs j'ai juré de ne jamais te croire coupable.

Non, tu n'as été que malheureuse ! Vivante tu as appartenu à M. de Borsenne, morte tu es à moi, tu ne sera qu'à moi seul !

Jeanne, ma Jeanne adorée, depuis quatre ans, je ne vis que par toi et pour toi. Aujourd'hui que la mort t'a frappée, je ne veux plus vivre !

En proie à un violent désespoir, il se laissa tomber sur la dalle et la couvrit de baisers et de larmes.

Tout à coup il tressaille : il lui a semblé qu'à ses gémissements un gémissement sourd a répondu.

Il écoute. Il n'entend que le bruit du vent dans les cyprès. Un sourire amer crispe ses lèvres. Mais, presque aussitôt, une nouvelle plainte se fait entendre. Le doute n'est plus permis, une voix sort du tombeau.

Il se dresse d'un bond, ses cheveux se hérissent sur sa tête, une sueur froide inonde son visage.

Il pousse un cri terrible, s'élance hors du monument et se met à courir comme un insensé à travers l'immense nécropole.

II

Vingt fois, par des sentiers inconnus, il a failli se briser le crâne contre une pierre sépulcrale. Il trébuche, tombe, se relève et reprend sa course vertigineuse. Heureusement, la lune en ce moment donne toute sa clarté. Elle le guide et le protège. Il franchit tous les obstacles et passe comme un tourbillon au-dessus des arbustes.

Sa première pensée a été de courir à l'entrée du cimetière et de demander du secours, en réveillant le portier ou l'un des gardiens de nuit.

Mais une idée subite jaillit de son cerveau en feu. Il s'arrêta court et s'appuya contre le tombeau de Godefroy Cavaignac pour reprendre haleine. Il n'en pouvait plus.

Ce n'était point la crainte d'être mis en demeure de justifier sa présence dans le cimetière à cette heure de la nuit qui le faisait renoncer à sa première résolution. Il n'avait pas seulement songé qu'il devrait se faire connaître et qu'il aurait des explications à donner, que le jour même son nom, suivi d'étranges commentaires, serait dans tous les journaux avides de scandales.

Il obéissait en ce moment à un sentiment bien autrement puissant que celui de la crainte de se voir l'objet de la curiosité publique.

Il venait de comprendre que si d'autres arrachaient madame de Borsenne des bras de la mort, elle serait rendue à son mari. Oh ! cela à aucun prix il ne voulait le permettre. La jeune femme était morte pour son mari, pour sa famille, pour le monde... Si elle devait sortir du cercueil, si elle devait vivre, elle ne pouvait plus appartenir qu'à lui, à lui seul !

—Plutôt que de la rendre à son mari, se dit-il, je préférerais qu'elle restât dans sa tombe !

Cette pensée cruelle et misérable le fit frissonner. Il sentait que l'égoïsme de son amour le rendrait facilement criminel. En effet, il ne pouvait invoquer pour excuse que la violence de sa passion.